

SOUVENIRS DE MAI 1968

En mai 1968, j'ai mené une existence de schizophrène : je passais mes journées au bureau, essayant de travailler normalement malgré les difficultés inhérentes à l'époque ; par contre, le soir, je ne quittais guère le quartier latin, complètement fascinée par ce qui me paraissait être une immense folie collective et persuadée que l'on ne verrait plus jamais un tel événement (cela s'est avéré exact).

J'ai des amis habitant le carrefour Buci et une partie de la « révolution » s'est déroulée sous leurs fenêtres. J'ai ainsi pu constater que les affrontements avec la police n'étaient pas fortuits. Il y avait des provocateurs – souvent des hommes mûrs et non des gamins – qui venaient crier des slogans et lancer les premières pierres ; lorsque la bagarre était déclarée, ils s'en allaient, sans doute pour créer l'agitation ailleurs.

Du quatrième étage, j'ai vu mettre le feu à une voiture. On a beau avoir de l'indulgence pour la jeunesse, lorsque l'on a sa propre voiture rangée le long du trottoir à une dizaine de mètres de celle qui flambe, on a tout à coup des sentiments mitigés.

Au début des événements, il y a eu une nuit très dure boulevard St-Michel, des pavés ayant été arrachés et des arbres sciés pour constituer des barricades. Comme beaucoup de badauds venus ramasser un pavé souvenir (ce dont je me suis abstenue), j'ai remonté le boulevard pour contempler les dégâts. Je peux attester que certains policiers n'étaient pas, ce jour là, dans leur état normal (alcool ou simple surexcitation ?) ; en effet, passant près d'un groupe de CRS, l'un d'entre eux a essayé de m'entraîner de force derrière une porte cochère ; ce qui serait arrivé, je n'en sais rien car un officier est venu me récupérer.

Avec une amie, nous sommes allées à la Sorbonne occupée par les étudiants dont certains nous ont traitées de « touristes ». Il m'en reste le souvenir assez vague d'une sorte de fourmilière où des gens s'agitaient dans tous les sens sans que l'on comprenne très bien pourquoi. Une scène reste cependant gravée : celle d'un étudiant, qui avait élaboré une nouvelle constitution pour la France et qui, juché sur une grande échelle, en écrivait le texte sur un énorme paperboard.

Nous nous sommes aussi rendues à l'Odéon, sur lequel flottait un drapeau noir. Dans la salle du théâtre, nuit et jour, des gens prenaient la parole, sur les sujets les plus divers. L'impression ressentie est celle d'une énorme diarrhée verbale mais peut-être me manquait-il une initiation aux idées et au langage révolutionnaires. Là aussi, un souvenir comique surnage : sur scène, se déroulait une intense discussion à propos de la libération sexuelle ; tout à coup, dans la salle, un jeune homme (16 à 17 ans) a pris la parole pour dire « je voudrais bien me libérer sexuellement, dites-moi comment faire ? » Personne n'a su lui répondre.

Les événements de mai 1968, je les ai vécus également dans mon entreprise : un jeune homme, en complète révolte contre son grand bourgeois de père, y travaillait à mi-temps. Il faisait partie de la « bande à Geismar » et passait ses nuits à jouer à cache-cache avec la police ou à répandre la révolution à la porte des usines ; il avait, ce faisant, le sentiment de risquer sa vie, d'être un héros, un « résistant » comme pendant la guerre (souvenez-vous de CRS=SS !). Au matin, il était malgré tout au bureau – mais dans quel état ! Il n'a jamais été possible de lui faire comprendre l'antinomie entre sa présence au travail, car il avait besoin de son salaire, et ses nuits passées à inciter les ouvriers à se mettre en grève. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, il était devenu un très haut fonctionnaire au ministère de l'Education nationale !

Les souvenirs se bousculent dans ma mémoire mais, compte tenu de la place impartie, on ne peut tout raconter. Une seule anecdote : un policier à moto, arrêté à un feu rouge, fou furieux et hurlant à la cantonade : on est partis en urgence, sans prendre de bagages, et ça fait six jours que je n'ai pas changé de slip !

Certain(e)s de mes ami(e)s et relations avaient des enfants sur les barricades et, manipulés par leur descendance, ils colportaient les bruits les plus incontrôlés concernant les brutalités policières, voire les morts et les corps jetés dans la Seine. Par contre, des correspondants de province me téléphonaient « vous êtes tous devenus fous à Paris ». Puis l'atmosphère a changé ; une amie m'a dit : « j'ai compris que le vent tournait, lorsque j'ai vu les concierges de mon quartier offrir du café aux CRS ».

Solange CONTOUR (Promo 1953)

Article paru dans le bulletin de l'Association HECJF de février 2009